
IMPRESSIONS DE VOYAGES.

LES BAINS DE LOUËSCHE.

J'étais si fatigué en arrivant aux bains de Louësche, que je remis au lendemain la visite que me proposait mon guide Willer et le dîner que m'offrait l'aubergiste; en échange, je réclamai le lit que ni l'un ni l'autre ne pensait à me faire faire.

Le lendemain matin, Willer entra dans ma chambre à neuf heures: c'était le moment de visiter les bains, les malades s'y rendent avant leur déjeuner. J'avais bien envie de les laisser plonger à leur aise dans leur piscine et de rester dans mon lit, au risque de perdre cette scène d'ablution qu'on m'avait dit être assez curieuse; mais Willer fut impitoyable, et il fallut me contenter de quatorze heures de sommeil.

Tome XIII. Janvier 1835.

A vingt pas de l'auberge, nous trouvâmes la grande fontaine de Saint-Laurent, qui alimente les bains : quant aux douze ou quinze autres sources d'eaux thermales qui jaillissent dans les environs, elles se perdent sans utilité dans la Dala, et personne n'a jamais songé à en tirer parti.

L'aspect des bains de Louèche est tout différent de celui qu'offrent ordinairement les établissemens de ce genre : l'ablution s'y fait, non dans des cabinets séparés comme à Aix, mais en commun, hommes et femmes mêlés, ce qui offre un coup d'œil tout patriarcal.

Qu'on se figure un bassin de l'école de natation, entouré d'une galerie dallée, avec deux ponts perpendiculaires l'un à l'autre, qui, par leur réunion, forment une croix latine, et dans chacun de leurs compartimens, une trentaine de baigneurs, entassés les uns sur les autres, ce qui fait, pour les quatre, un total de cent vingt personnes hermétiquement enfermées dans des peignoirs de flanelle, et ne laissant paraître à fleur d'eau qu'une collection de têtes emperruquées et embégumées, plus grotesques les unes que les autres. Ajoutez à cela que chacune de ces têtes a devant elle une planche de liège ou de sapin, sur laquelle, à l'aide de mains dont on ne voit pas les bras, elle fait son petit ménage, mange, boit, tricote, joue aux cartes, etc., etc., et cela avec d'autant plus d'aisance et de facilité, qu'elle possède en outre un siège mobile qui lui sert à changer de station, avec lequel elle s'établit à sa convenance, tantôt dans un coin, tantôt dans un autre, n'ayant à transporter, pour rendre le déménagement complet, que sa petite table, qui la suit au moyen d'un fil, et le tabouret invisible, sanglé à la partie du corps qui ne paraît pas à la surface de l'eau. Du reste, la fréquence de ces déplacements varie avec le caractère des baigneurs. Il y a tel personnage morose qui fait ses deux heures le nez tourné vers la cloison et sans bouger du coin où il s'est mis; tel politique qui s'endort en lisant son journal, dont la partie inférieure trempe dans l'eau, et se trouve décomposée jusqu'au titre, lorsqu'il se réveille, tel brouillon qui se promène en tout sens, ayant toujours quelque chose à dire au baigneur le plus éloigné, heurtant et culbutant tout pour arriver jusqu'à lui; parlant à la fois à son enfant qui pleure sur le pont, à sa femme qui ne sait jamais où le retrouver, et à son chien qui hurle en tournant autour de la galerie.

Les trois premiers bassins que je visitai m'offrirent, l'un après l'autre, le même aspect : le dernier seulement me présenta un épisode que je n'oublierai jamais.

Au milieu de ces têtes bouffonnes apparaissait la figure mélancolique et pâle d'une jeune fille de dix-huit ans à peu près : elle ne cachait ses cheveux noirs ni sous le bonnet, ni sous la coiffe des autres baigneurs ; sa petite table était chargée, non de verres et de tasses, mais de rhododendron, de gentiane et de myosotis, dont elle faisait un bouquet. L'eau thermale donnait à ces plantes un éclat et une fraîcheur qu'elle ne pouvait lui rendre à elle-même ; on l'eût prise pour une fleur morte et séparée de sa tige, au milieu de ces fleurs vivantes dont elle ornait son front et sa poitrine en chantant, comme Ophelia, folle et prête à mourir, lorsque sa tête et ses mains seules sortaient encore du ruisseau où elle se noya.

Il est possible que, si j'eusse rencontré cette jeune fille à la promenade, au bal, au spectacle, partout ailleurs enfin que dans cette réunion, je ne l'eusse pas même remarquée ; sa taille m'eût peut-être paru gauche, sa démarche commune, sa voix prétentieuse ; elle eût passé devant mes yeux comme devant un miroir, s'y réfléchissant sans y laisser de souvenir ; mais là, mais dans ce cadre sculpté par Callot, je verrai toujours cette vierge de Raphaël.

Après l'avoir bien regardée, je fermai les yeux, et je m'éloignai sans demander son nom ni son âge ; à peine eus-je fait quatre pas, que j'entendis le médecin dire en parlant d'elle : *Dans un mois elle sera morte !*

J'étouffais dans cette atmosphère tiède, entre ces murs humides ; je sortis tout baigné de sueur. — Le ciel avait son voile d'azur, la terre sa robe de fête.

Dans un mois elle sera morte !

Morte au milieu de cette terre, si jeune, si robuste et si vivante !

Je passai devant le cimetière, et ces paroles revinrent me frapper comme un écho.

Dans un mois elle sera morte !

Ainsi à compter d'aujourd'hui, le père et la mère de cette enfant chérie peuvent faire venir le fossoyeur et lui dire : Mettez-vous à l'ouvrage sans perdre de temps, car cette belle jeune fille que vous voyez, que Dieu nous avait donnée avec un sourire, celle qui faisait notre joie dans le passé, notre bonheur dans le présent, notre espoir dans l'avenir : eh bien ! *dans un mois elle sera morte !*

Morte! c'est-à-dire sans voix, sans haleine, sans regard, elle dont la voix est si harmonieuse, l'haleine si pure, le regard si doux.

Chaque jour, pendant un mois, nous verrons s'éteindre une étincelle de ses yeux, un son de sa bouche, un battement de son cœur; puis, au bout de ce mois, malgré nos soins, nos peines, nos larmes, une heure viendra où ses yeux se fermeront, où sa bouche sera muette, où son cœur se glacera. Le corps sera cadavre; celle que nous croyons notre fille sera la fille de la terre, et sa mère nous la redemandera...

Oh! c'est une merveilleuse chose que la science qui peut ainsi prédire à l'homme une des plus atroces douleurs de l'humanité. Mais n'est-ce pas qu'on devrait blâmer le médecin qui laisse tomber de ses lèvres de semblables paroles?

J'avais fait trois quarts de lieue à peu près, si préoccupé du souvenir de cette jeune fille, que j'avais complètement oublié mon chemin et le but où il devait me conduire, lorsque Willer m'arrêta par le bras et me dit: Nous sommes arrivés.

En effet nous nous trouvions dans une espèce de grotte, ayant au-dessous de nous la cime d'un rocher perpendiculaire de huit cents pieds de haut, à la base duquel coule la Dala, et à notre gauche la première des six Echelles qui établissent une communication entre Louësche-les-Bains et le village d'Albinnen, dont les habitants seraient obligés de faire un détour de trois lieues pour venir au marché, s'ils n'avaient pratiqué cette route aérienne.

Il faut réellement voir ce passage si l'on veut se faire une idée de la merveilleuse hardiesse des habitants des Alpes. Après s'être couché à plat ventre, de peur du vertige, pour regarder à huit cents pieds au-dessous de soi les eaux écumantes de la Dala, il faut se relever, monter la première échelle, s'aider des mains et des pieds pour atteindre la saillie du roc sur laquelle pose la seconde; et, arrivé à cette saillie, au moment où vous nierz à votre guide que jamais créature humaine puisse s'aventurer par un pareil chemin, vous entendrez une tyrolienne chantée dans les airs, et à cent pieds au-dessus de vous, suspendu sur le gouffre, vous apercevrez un paysan portant ses fruits, un chasseur son chamois, une femme son enfant, et vous les verrez venir à vous presque avec la même insouciance et la même vitesse que s'ils marchaient sur la pente gazonneuse de l'une de nos collines.

Willer me demanda si je voulais continuer ma route ascendante. Je le remerciai. Il se mit à rire. — Ce n'est rien du tout, me dit-il; voilà une femme qui vient, vous allez la voir grimper.

En effet, une jeune fille arriva des bords en suivant notre route, et montant l'échelle que nous venions de quitter, parut bientôt sur l'étroit plateau où nous avions à peine place pour trois, puis continua son chemin sans autre précaution que de prendre par derrière le bas de sa robe, de le ramener par devant, et de l'attacher à sa ceinture avec une épingle de manière à s'en faire un pantalon au lieu d'une jupe.

Nous la regardions faire son ascension, quand un homme parut au haut de la quatrième échelle, descendant, tandis qu'elle montait. Cela devenait embarrassant; il n'y avait point place pour deux sur une pareille route. — Comment vont-ils faire! dis-je à Willer.

— Vous allez voir. — Effectivement, il n'avait pas achevé que j'avais vu.

L'homme, avec une galanterie dont peu de nos dandies seraient capables en pareille circonstance, avait fait un demi-tour, et, passant à l'envers de l'échelle, descendait d'un côté pendant que la jeune fille gravissait de l'autre; ils se rencontrèrent ainsi vers le milieu, échangèrent quelques paroles, et continuèrent leur route. C'était à ne pas y croire!

L'homme passa près de nous. Vous voyez bien ce gaillard-là, me dit Willer pendant qu'il s'éloignait.

— Eh bien?

— Ce soir, à sept heures, il aura bu ses quatre bouteilles de vin, il sortira du cabaret ivre-mort, et tombera trente fois sur la route depuis les bords jusqu'à la première échelle, ce qui ne l'empêchera pas de traverser ce passage et d'arriver chez lui sans accident. Il y a dix ans que le coquin fait ce métier-là.

— Oui, et un beau jour il finira par se tuer.

— Lui! ouiche! en descendant l'escalier de sa cave, peut-être, mais ici jamais. Est-ce qu'il n'y a pas un dieu pour les ivrognes?

— Mon cher ami, il paraît que je ne suis pas si heureux, car la tête commence à me tourner.

— Alors descendez vite, et n'allez pas faire comme M. B...

— Qu'est-ce que M. B...? dis-je lorsque j'eus regagné la terre ferme.

— Ah ! M. B... ? venez par ici, je vais vous conter cela. — Nous nous remîmes en route. — M. B..., voyez-vous, continua Willer, c'était un agent de change.

— Oui, dis-je. — Un souvenir vague me traversait l'esprit.

— Et il s'était ruiné, et il avait ruiné sa femme et ses enfans, en jouant sur les fonds publics ; vous devez savoir ce que c'est, vous qui êtes de Paris.

— Très bien.

— Voilà donc qu'il s'était ruiné. Bon. Qu'est-ce qu'il fait : il assure sa vie. Comprenez-vous, sa vie ? c'est-à-dire que, s'il mourait, il hériterait de cinq cent mille francs. Je ne conçois pas trop ça, moi ; c'est un embrouillamini du diable ; mais c'est égal, vous le concevrez peut-être, vous.

— Parfaitement.

— Tant mieux. Voilà donc qu'il vient en Suisse avec une société. Une dame dit en déjeuner : Allons voir les Echelles. — Ah ! oui, dit M. B..., allons voir les Echelles.

Après le déjeuner on monte à mulet ; c'est bon ; on prend un guide. M. B..., qui avait son idée, dit : Moi, je veux aller à pied.

Il va à pied.

Arrivé ici, tenez, voyez vous, ici, sur cette petite pente qui n'a l'air de rien.... N'allez pas si au bord, c'est glissant, et il y a cinq cents pieds de profondeur là-dessous. — Où en étais-je ?

— Arrivé ici...

— Oui Arrivé ici, voilà donc qu'il laisse aller la société en avant, qu'ils s'assied, et qu'il dit à son guide : Va me chercher une grosse pierre, entends-tu ? une grosse. — Bon. L'autre y va, il ne se doutait de rien. Au bout de cinq minutes, il revient avec un moellon : c'était tout ce qu'il pouvait faire que de le porter. — Tenez, en voilà un fameux, dit-il ; si vous n'êtes pas content, vous serez difficile.

Bonsoir, il n'y avait plus personne. Seulement on voyait sur le gazon une petite glissade de rien, qui allait depuis l'endroit où il s'était assis jusqu'au bord du précipice. Il ne faut pas demander si le guide poussa des cris. Alors tout le monde accourut. Un monsieur qui était de la société lui dit : Mon ami, voilà un louis, tâche de regarder dans l'abîme. Le guide ne se le fit pas dire deux fois. Il s'accrocha comme il put à ces bruyères, tant il y a qu'il parvint à regarder dans le trou.

— Eh bien ! dit le monsieur.

— Ah ! le voilà au fond , répondit le guide. Je le vois. — Il n'y avait plus de doute , puisqu'il le voyait.

Alors la société revint aux bains ; on fit venir des hommes pour aller chercher le corps ; le guide les conduisit.

— Cinq heures après on rapporta deux paniers pleins de chair humaine ; c'étaient les restes de M. B...

— S'était-il tué avec l'intention de se tuer ?

— Jamais on ne l'a su. La compagnie d'assurance a voulu lui faire un procès comme suicide ; mais il paraît que M. B... a gagné, car il a hérité des cinq cent mille francs.

J'avais déjà entendu raconter cette histoire à Paris, mais j'avoue qu'elle m'avait fait moins d'impression qu'elle ne m'en fit sur le lieu même où elle s'était passée : c'est au point que, lorsque Willer eut fini, je fus forcé de m'asseoir, les jambes me manquaient, et la sueur me coulait sur le front.

Bizarre organisation de notre société ! qui, par le développement de son industrie et de son commerce, donne à un homme l'idée d'un pareil dévouement, et lui permet d'escompter jusqu'à sa mort.

— Il faut l'avouer, si pessimiste qu'on soit, nous sommes bien près de la perfection.

Un quart d'heure après ce récit, nous étions sur la place de Louÿsche-les-Bains. Il y avait grande réunion près de la fontaine ; des voyageurs faisaient cuire une poule dans l'eau thermale. C'était une opération trop curieuse pour que je ne la suivisse pas jusqu'au bout ; je dis à Willer d'aller payer l'hôte, et de venir me reprendre avec mon bagage.

Au bout de vingt minutes, il me retrouva mangeant un aileron de l'animal sur lequel, je dois le dire, l'expérience s'était faite à point ; cet aileron m'avait été offert par le propriétaire de la poule, qui, voyant l'intérêt que je prenais à son expérience, m'avait jugé digne d'en apprécier les résultats.

A mon tour, je lui offris un verre de kirschwasser qu'il refusa à son grand regret ; le pauvre diable ne buvait que de l'eau, et de l'eau chaude encore.

Après cet échange de politesses, nous nous mîmes en route pour Louÿsche-le-Bourg. A mi-chemin, Willer s'arrêta pour me montrer le village d'Albinnen, auquel conduit le passage des Echelles que nous avions visité deux heures auparavant : ce village est situé sur la pente d'une colline tellement rapide, que les rues ressemblent à

des toits, ce qui fait, me dit Willer, que les habitans sont obligés de ferrer leurs poules pour les empêcher de tomber.

A trois heures, nous arrivâmes à Louèche-le-Bourg, qui ne nous offrit rien de remarquable, et où nous ne nous arrêtâmes que pour dîner. A quatre heures nous traversions le Rhône, et à quatre heures et demie je prenais congé de mon brave Willer, pour monter dans une calèche de poste, qui devait me conduire le même soir à Brieg.

Le chemin que nous suivîmes dès-lors était celui qui mène au Simplon, au pied duquel est situé Brieg : depuis Martigny jusqu'à cette ville, la route fut exécutée par les Valaisans, et ce n'est qu'à cent pas environ avant les premières maisons que les ingénieurs français commencèrent ce merveilleux passage.

Du moment où je m'étais engagé sur cette route, j'avais remarqué à l'horizon des nuages amoncelés dans la gorge du haut Valais qui se déployait devant moi dans toute sa profondeur. Tant que le jour dura, je les pris pour un de ces orages partiels si communs dans les Alpes ; mais à mesure qu'il baissa, ils se colorèrent d'une teinte sombre, qui fit enfin place aux lueurs d'un immense incendie : — toute une forêt située sur le versant septentrional du Valais était en flammes et faisait étinceler à trois mille pieds au-dessus d'elle la chevelure glacée du Finster-Aahorn et de la Yungfrau. Plus la nuit s'épaississait, plus le fond du tableau devenait rouge, et plus je voyais se dessiner d'une manière bizarre les objets placés sur les plans intermédiaires. Nous fîmes ainsi sept lieues, marchant toujours vers l'incendie, qu'à chaque instant nous semblions près d'atteindre, et qui reculait toujours devant nous. Enfin nous aperçûmes la silhouette noire de Brieg : à peine parut-elle d'abord sortir de terre ; puis petit à petit elle grandit sur le rideau sanglant de l'horizon, comme une vaste découpure noire. Bientôt nous ne vîmes plus de l'incendie qu'une lueur flamboyant à l'extrémité des dômes d'étain qui couronnent les clochers ; enfin il nous sembla que nous nous enfoncions dans un souterrain sombre et prolongé. Nous étions arrivés ; nous dépassâmes la porte, nous entrions dans la ville, muette, calme et endormie comme Pompéïa au pied de son volcan.

OBERGESTELEN.

Brieg est situé à la pointe occidentale du Kunhorn, et forme l'extrémité la plus aiguë de l'embranchement des routes du Simplon et de la vallée du Rhône. La première, large et belle, s'avance vers l'Italie par la gorge de la Ganter; la seconde, qui n'est qu'un mauvais sentier étroit et capricieux, traverse rapidement la plaine, pour aller s'escarper au revers méridional de la Yungfrau, et s'enfoncer dans le Valais, jusqu'à ce que la réunion du Mutthorn et du Galestock ferme ce canton avec la cime de la Furca: alors il redescend de cette cime avec la Reuss jusqu'à ce qu'il rencontre à Andermat le chemin d'Uri, dans lequel le pauvre sentier se jette comme un ruisseau dans une rivière.

C'est dans ce dernier défilé que je m'engageai à pied le lendemain de mon arrivée à Brieg: il était cinq heures du matin lorsque je sortis de la ville, et j'avais douze lieues de pays à faire, ce qui en représente à peu près dix-huit de France. Ajoutez à cela que le sentier va toujours en montant.

Les premières maisons que l'on rencontre sur ce sentier sont celles d'un petit village, appelé Naters en allemand, et Natria en latin. Ce dernier nom lui vient, dit une légende, d'un dragon qui le portait et qui le lui a légué en mourant. Ce dragon se tenait dans une petite caverne, d'où il s'élançait pour dévorer les bêtes et les gens qui avaient le malheur de paraître dans le cercle que lui permettait d'embrasser l'ouverture de son antre: il était tellement devenu la terreur des environs, qu'il avait interrompu toute communication entre le haut et le bas Valais. Plusieurs montagnards l'avaient cependant attaqué, mais comme ils avaient été, jusqu'au dernier, victimes de leur courage, personne n'osait plus

depuis long-temps s'exposer à une mort que l'on regardait comme certaine.

Sur ces entrefaites, un serrurier qui avait assassiné sa femme par jalousie, fut condamné à mort. La sentence rendue, le coupable demanda à combattre le monstre. Sa demande lui fut accordée, et de plus, sa grace lui fut promise, s'il sortait vainqueur du combat. Le serrurier demanda deux mois pour s'y préparer.

Pendant ce temps, il se forgera une armure du plus pur acier qu'il put trouver, puis une épée qu'il trempa à la source glacée de l'Aar, et dans le sang d'un taureau fraîchement égorgé.

Il passa le jour et la nuit qui précédèrent le combat en prières dans l'église de Brieg; le matin il communia, comme pour monter à l'échafaud; puis, à l'heure dite, il s'avança vers la caverne du dragon.

A peine l'animal l'eut-il aperçu qu'il sortit de son rocher, déployant ses ailes, dont il se battait le corps avec un tel bruit, que ceux même qui étaient hors de sa portée en furent épouvantés.

Les deux adversaires marchèrent l'un contre l'autre comme deux ennemis acharnés, tous deux couverts de leur armure, l'un d'acier, l'autre d'écailles.

Arrivé à quelques pas du dragon, le serrurier baisa la poignée de son épée, qui était une croix, et attendit l'attaque de son adversaire. Celui-ci, de son côté, semblait comprendre qu'il n'avait point affaire à un montagnard ordinaire.

Cependant, après une minute d'hésitation, il se dressa sur ses pattes de derrière, et essaya de saisir le condamné avec celles de devant. L'épée flamboya comme un éclair, et abattit une des pattes du monstre. Le dragon jeta un cri, et se soulevant à l'aide de ses ailes, tourna autour de son antagoniste, et le couvrit d'une rosée de sang. Tout à coup il se laissa tomber comme pour l'écraser sous son poids, mais à peine fut-il à la portée de la terrible épée, qu'elle décrivit un nouveau cercle et lui trancha encore une aile.

L'animal mutilé tomba à terre, se traînant sur trois pattes, saignant de ses deux blessures, tordant sa queue et mugissant comme un taureau mal tué par la masse du boucher. De grands cris de joie répondaient de toutes les parties de la montagne à ces mugissements d'agonie.

Le serrurier s'avança bravement sur le dragon, dont la tête à fleur de terre suivait tous ses mouvements, comme l'aurait fait un

serpent ; seulement , à mesure qu'il s'approchait de lui , le monstre retirait sa tête , qui se trouva enfin presque cachée sous son corps gigantesque. Tout à coup , et quand il crut son ennemi à sa portée , il déploya cette tête terrible , dont les yeux semblaient lancer du feu , et dont les dents allèrent se briser contre la bonne armure du serrurier. Cependant la violence du coup renversa celui-ci. Au même instant le dragon fut sur lui.

Alors ce ne fut plus qu'une horrible lutte , dans laquelle les cris et les mugissemens se confondaient ; on voyait bien de temps en temps l'aile battre , ou l'épée se lever ; on reconnaissait bien , dans certains momens , l'armure brunie du serrurier , tranchant sur les écailles luisantes du dragon ; mais comme l'homme ne pouvait se remettre sur ses pieds , comme la bête ne pouvait reprendre son vol , les combattans n'étaient jamais assez isolés l'un de l'autre pour que l'on pût distinguer lequel était le vainqueur ou le vaincu.

Cette lutte dura un quart d'heure , qui parut un siècle aux assistans. Tout à coup un grand cri s'éleva du lieu du combat , si étrange et si terrible , qu'on ne sut s'il appartenait à l'homme ou au monstre. La masse qui se mouvait s'abaissa comme une vague , trembla un instant encore , puis enfin resta immobile. Le dragon dévorait-il l'homme ? l'homme avait-il tué le dragon ?

On s'approcha lentement et avec précaution. Rien ne remuait , l'homme et le dragon étaient étendus l'un sur l'autre. A vingt pas autour d'eux , l'herbe était rasée comme si un moissonneur y eût passé la faux , et cette place était pavée d'écailles qui étincelaient comme une poudre d'or.

Le dragon était mort , l'homme n'était qu'évanoui. On fit revenir l'homme en le dégageant de son armure et en lui jetant de l'eau glacée ; puis on le ramena au village , qui reçut , en commémoration de ce combat , le nom de *Naters* (vipère).

Quant au dragon , on le jeta dans le Rhône.

Je vis , en passant à Naters , la grotte du dragon : c'est une excavation du rocher ouverte sur la prairie où eut lieu le combat. On me montra encore l'endroit où le monstre se couchait habituellement , et la trace que sa queue d'écailles a laissée sur le roc.

A partir de cet endroit , le sentier s'attache au versant méridional de la chaîne des montagnes qui sépare le Valais de l'Oberland :

comme il faut rendre justice à tout, même au chemin, j'avouerai que celui-ci est assez praticable.

Je m'arrêtai à Lax, après avoir fait dix lieues de France à peu près; j'entrai dans un café et j'y déjeunai côte à côte avec un brave étudiant qui parlait assez bien français, mais qui ne connaissait de notre littérature moderne que Télémaque; il me dit l'avoir lu six fois. Je lui demandai s'il y avait dans les environs quelques légendes ou quelques traditions historiques: il secoua la tête.

— Oh! mon Dieu non, me dit-il, on jouit d'une fort belle vue du haut de la montagne qui est devant nous, mais seulement les jours où il n'y a pas de brouillard.

Je le remerciai poliment, et je mis le nez dans le *Nouvelliste Vandois*. Ceux qui ont lu ce journal peuvent avoir ainsi la mesure de la détresse où j'étais réduit.

Après quelques instans de repos, je rejetai mon sac sur mes épaules, et, mon bâton à la main, je me mis en route.

Je traversais le village de Munster, recevant avec le calme de Socrate toute une averse sur la tête, lorsqu'un petit garçon de quinze à seize ans courut après moi et me dit en italien: — Allez-vous au glacier du Rhône, monsieur?

— Oui, mon garçon, répondis-je aussitôt dans la même langue, qui m'avait fait tressaillir de plaisir.

— Monsieur veut-il un cheval?

— Non.

— Un guide?

— Oui, si c'est toi.

— Volontiers, monsieur, pour cinq francs je vous conduirai.

— Je t'en donnerai dix, viens.

— Il faut que j'aille dire adieu à ma mère et chercher mon parapluie.

— Eh bien! je continue; tu me rejoindras sur la route.

Le petit bonhomme me tourna les talons en courant de toutes ses forces, et je poursuivis mon chemin.

Peu de temps après j'entendis derrière moi le galop de mon petit guide. Le pauvre diable me rattrapait enfin; je lui avais fait faire une demi-lieue en courant.

— Ah! c'est toi, lui dis-je, causons.

— Prenez d'abord mon parapluie.

— Non, j'aime l'eau; mais prends mon sac, toi.

— Volontiers.

— D'où es-tu ?

— De Munster.

— Et comment se fait-il que tu parles italien dans un village allemand ?

— Parce que j'ai été mis en apprentissage chez un cordonnier à Domo-d'Ossola.

— Ton nom ?

— Frantz en allemand, Francesco en italien.

— Eh bien ! Francesco, je vais non seulement au glacier du Rhône, mais je descends de là dans les petits cantons ; je traverserai les Grisons, un coin de l'Autriche ; j'irai à Constance, je suivrai le Rhin jusqu'à Bâle, et reviendrai probablement à Genève par Solcure et Neufchâtel ; veux-tu venir avec moi ?

— Je le veux bien.

— Combien te donnerai-je par jour ?

— Ce que vous voudrez, ce sera toujours plus que je ne gagne chez moi.

— Quarante sous et je te nourrirai ; cela te fera à peu près soixante-dix ou quatre-vingts francs à la fin du voyage

— C'est une fortune !

— Cela te convient donc ?

— Parfaitement.

— Eh bien ! en arrivant au prochain village, tu feras dire à ta mère que ton voyage, au lieu de durer trois jours, durera un mois.

— Merci.

Francesco posa son parapluie à terre et fit la roue. Je reconnus depuis que c'était sa manière d'exprimer un extrême contentement. Je venais de faire un heureux ; il avait fallu, comme on le voit, peu de chose pour cela.

C'était du reste une admirable et naïve confiance que celle de cet enfant qui s'attachait avec tant de candeur et d'abandon à la suite d'un inconnu qui, passant à pied dans son village, le rencontre par hasard et l'emmène par caprice. Il n'y a qu'un âge où une pareille résolution ne puisse être troublée par la défiance : un homme aurait exigé un gage ; cet enfant m'en aurait donné, s'il en avait eu.

En arrivant à Obergestelen, je dis à Francesco que j'étais parti de Brieg le matin ; il me répondit que j'avais déjà fait dix-sept

lieues d'Italie : je trouvai que c'était assez pour un jour, et je m'arrêtai à l'auberge.

C'est là que Francesco commença à me rendre service. Il était presque chez lui, puisque nous n'avions fait que deux lieues depuis Munster ; il connaissait tout le monde dans l'auberge, ce qui me valut incontinent la meilleure chambre et un feu splendide.

Je m'étais laissé mouiller jusqu'aux os ; je fis donc, avant de penser au dîner, une toilette d'autant plus délicieuse qu'elle était assaisonnée du sentiment égoïste et voluptueux de l'homme qui entend tomber la pluie sur le toit de la maison qui l'abrite.

J'entendis à la porte un grand bruit ; je courus à la fenêtre, et je vis un guide et un mulet qui venaient d'arriver au grand trot, précédant de cent pas tout au plus quatre voyageurs qui descendaient de la Furca, lorsque l'orage avait commencé, et s'étaient égarés deux heures dans la montagne.

Comme il y avait parmi ces quatre voyageurs deux dames qui me parurent jeunes et jolies, malgré leurs cheveux pendans sur le visage et leurs gigots collés sur les bras, je me hâtai d'ajouter trois ou quatre morceaux de bois au feu ; je roulai vivement en paquet mes effets éparpillés çà et là ; et, passant dans une chambre voisine, j'appelai Francesco et le chargeai de dire à la maîtresse de l'auberge qu'elle pouvait disposer, en faveur de ces dames, de la chambre qu'elle m'avait donnée, et qui se trouvait toute chauffée, chose qui me parut fort essentielle pour des voyageurs qui arrivent dans l'état où je venais d'apercevoir les nôtres.

Aussi, cinq minutes après, je recevais par Francesco les actions de grâces de ces dames et de leurs cavaliers, qui me faisaient demander la permission de changer de vêtemens avant de venir me remercier eux-mêmes.

Lorsqu'ils entrèrent, je m'occupais des préparatifs de mon dîner, qu'ils m'invitèrent à interrompre pour partager de leur. J'acceptai. C'étaient deux hommes de trente-quatre à trente-six ans, l'un Français, gai, spirituel, bon compagnon, portant ruban rouge et figure ouverte, vieille connaissance des rues et des salons de Paris, où nous nous étions croisés vingt fois, comme cela arrive entre gens du monde ; l'autre pâle, grave et empesé, portant ruban jaune et figure froide, parlant français juste avec ce qu'il fallait d'accent pour prouver son origine allemande ; du reste, complètement étranger à mes souvenirs. Ils n'avaient pas fait un pas dans ma

chambre que j'avais flairé le compatriote et l'étranger ; ils n'avaient pas dit vingt paroles que je savais qui ils étaient : le Français se nommait Brunton , et je me rappelai le nom de l'un de nos architectes les plus distingués ; l'Allemand , M. K. , et était chambellan du roi de Danemark.

Après les premiers complimens échangés , j'appris que les dames étaient visibles ; en conséquence M. K. se chargea de me conduire près d'elles , tandis que M. Brunton descendait à la cuisine ; à tout hasard j'indiquai à celui-ci certaine marmite bouillant à la crémaillère , et de laquelle s'échappait une odeur tout-fait succulente ; il me promit de s'en occuper.

Je trouvais dans les femmes les mêmes différences nationales que chez leurs maris. Ma vive et jolie compatriote se leva en m'apercevant , et m'avait déjà remercié vingt fois avant que sa compagne eût achevé la révérence d'étiquette avec laquelle elle m'accueillit. Celle-ci était une grande et belle femme , blanche , pâle et froide , n'ayant de flamme en tout le corps que l'étincelle mourante qui s'éteignait noyée dans ses yeux.

Le désordre de la toilette était du reste complètement réparé chez ces dames , et elles avaient la tenue matinale de la campagne. M. K. , à peine rentré , ouvrit deux ou trois Guides en Suisse , déploya une carte , consulta un itinéraire , et laissa bientôt aux dames le soin de faire les honneurs de la chambre que je leur avais créée.

En quelque lieu du monde qu'on se rencontre , il y a , entre Parisiens , un sujet de conversation à l'aide duquel on peut s'étudier , et bientôt se connaître. C'est l'Opéra , pierre de touche de bonne compagnie qui éprouve les fashionables. L'Opéra forme dans ses habitués un monde à part , parlant cette langue des premières loges , qui seule a cours pour transmettre de la Chaussée-d'Antin au noble faubourg les fluctuations de la Bourse , les variations de la mode , et les changemens de ministère de la beauté.

J'avais un avantage sur ma jolie compatriote : c'est que je la connaissais , et qu'elle ne me connaissait pas ; il est évident qu'elle cherchait à savoir à quelle classe de la société j'appartenais , et qu'elle ne pouvait le deviner à ce premier essai : elle changea donc la conversation , et l'amena sur l'art en général.

Au bout de dix minutes , nous avions passé en revue la littérature depuis Hugo jusqu'à Scribe , la peinture depuis Delacroix jusqu'à Abel de Pujol , l'architecture depuis M. Percier jusqu'à M.

Lebas. Je connaissais encore mieux les hommes que les choses, et je parlais plus savamment des individus que de leurs œuvres. — L'esprit de ma compatriote était toujours flottant.

Après un moment de silence, quelques questions que je lui adressai sur sa santé firent virer de bord la conversation, qui entra à pleines voiles dans la médecine. Ma spirituelle antagoniste avait une névralgie. C'est, comme on le sait, la maladie de ceux qui ont besoin d'en avoir une. Lorsque vous entendez sortir de la bouche d'une femme ces mots : J'ai affreusement mal aux nerfs, vous pouvez incontinent les traduire par ceux-ci : Madame a de vingt-cinq à quatre-vingt mille francs à dépenser par an, sa loge à l'Opéra, ne marche jamais, et ne se lève qu'à midi. On voit donc que mon interlocutrice se livrait de plus en plus. Je soutins la conversation en homme qui, sans avoir des nerfs, ne nie point qu'ils existent, et qui, sans avoir l'honneur de les connaître personnellement, en a beaucoup entendu parler.

Madame K....., qui, tant que nous avions escarmouché sur un terrain tout national, était restée simple témoin du duel, voyant que la conversation ballotait en ce moment une question d'humanité générale, fit un léger effort qui colora ses joues, et laissa tomber quelques paroles au milieu de notre dialogue : elle aussi, la pauvre femme, avait des nerfs, mais des nerfs du Nord. Cela me fournit l'occasion d'établir une distinction très subtile et très savante sur la manière de sentir selon les degrés de latitude, et il demeura clairement démontré à ces deux dames, au bout de quelques minutes, que je m'étais beaucoup occupé de la différence des sensations.

Ma compatriote hésitait donc de plus en plus à fixer son esprit sur sa spécialité. J'étais trop homme du monde pour n'être qu'un artiste, j'étais trop artiste pour n'être qu'un homme du monde ; je parlais trop bas pour un agent de change, trop haut pour un médecin, et je laissais parler mon interlocutrice, ce qui prouvait que je n'étais pas avocat.

En ce moment M. Brunton rentra, la figure comiquement bouleversée, marcha droit à M. K....., toujours plongé dans des Guides et des Itinéraires, et lui dit gravement :

— Mon pauvre ami !

— Qu'est-ce ? fit le chambellan en se retournant tout d'une pièce.

— Avez-vous lu dans votre Ebel, continua M. Brunton, que les habitans d'Obergestelen fussent anthropophages?

— Non, dit le chambellan, mais je vais voir si cela y est.

Il feuilleta un instant son livre, arriva au mot Obergestelen, et lut à haute voix :

« Obergestelen ou Oberhergtelen, avant-dernier village du haut Valais, situé au pied du mont Grimsel, à 4,400 pieds au-dessus du niveau de la mer : ses maisons sont tout-à-fait noires; cette couleur provient de l'action du soleil sur la résine que contient le bois de mélèze dont elles sont bâties. Les débordemens du Rhône y causent de fréquentes inondations pendant l'été. »

— Je ne sais ce que vous voulez dire, continua gravement M. K..... en levant les yeux; vous voyez qu'il n'y a pas dans tout cela un mot de chair humaine.

— Eh bien, mon ami! il y a long-temps que je vous dis que vos faiseurs d'itinéraires sont des ignorans.

Pourquoi cela?

— Descendez vous-même à la cuisine, levez le couvercle de la marmite qui bout sur le feu, et vous remonterez nous dire ce que vous avez vu.

Le chambellan, qui vit un fait extraordinaire à consigner sur ses tablettes, ne se le fit pas dire deux fois. Il se leva, et descendit à la cuisine. M^{me} Brunton et moi avions grande envie de rire. Son mari conservait invariablement cette figure triste que les plaisans de bon goût, savent si bien prendre. Quant à madame K....., elle était retombée dans sa rêverie, et plutôt couchée qu'assise dans son fauteuil, elle suivait, les yeux vaguement fixés au ciel, quelques nuages à forme bizarre qui lui rappelaient ceux de sa patrie.

Sur ces entrefaites, M. K..... rentra, pâle et s'essuyant le front.

— Eh bien! qu'y a-t-il dans la marmite?

— Un enfant! répondit-il en se laissant tomber sur une chaise.

— Un enfant!...

— Pauvre petit ange! dit madame K....., qui avait écouté sans entendre, ou entendu sans comprendre, et qui voyait sans doute passer dans ses songes quelque chérubin avec des ailes blanches et une auréole d'or.

Quand on a compté sur un gigot braisé ou sur une tête de veau, que dans cette attente on a depuis une heure apaisé les murmures

de son estomac à la fumée d'une marmite, et qu'on vient vous dire que cette marmite ne contient qu'un enfant, cet enfant, fût-il un ange, comme l'appelait madame K....., devient un trop triste équivalent pour que l'appétit ne se révolte pas de l'échange; j'allais donc m'élancer hors de la chambre lorsque M. Brunton m'arrêta par le bras et me dit: Il est inutile que vous alliez le voir, on va vous le servir.

En effet, la fille de l'auberge entra bientôt, portant sur un plat long, et couché sur un lit d'herbe, un objet qui avait l'apparence parfaite d'un enfant nouveau-né, écorché et bouilli.

Nos dames jetèrent un cri et détournèrent la tête. M. K..... se leva de sa chaise, s'approcha, la mort dans l'âme, du premier service: et après l'avoir regardé attentivement, il dit avec un profond soupir: *C'était une fille.*

Les cris redoublèrent.

Alors M. Brunton enleva fort délicatement l'épaule de l'objet en question, et se mit à l'attaquer avec autant d'appétit que l'avait fait Cérès lorsqu'elle dévora l'épaule de Pélops.

En ce moment la fille rentra, et voyant que M. Brunton était seul à table: Eh bien! mesdames, dit-elle, est-ce que vous ne mangez pas de marmotte?

La respiration nous revint. Mais, maintenant même que nous savions le secret, la ressemblance du quadrupède avec le bipède ne nous paraissait pas moins frappante; ses mains et ses pieds surtout, articulés comme des membres humains, eussent suffi seuls pour m'empêcher de goûter de ce mets, que Willer m'avait tant vanté en gravissant le Faulhorn.

— N'avez-vous donc pas autre chose? dis-je à notre camériste.

— Une omelette, si vous voulez.

— Va pour une omelette, dirent ces dames.

— Mais savez-vous la faire au moins? Une omelette, ajoutai-je en me retournant vers ces dames, est à la cuisine ce que le sonnet est à la poésie.

— Il me semble, au contraire, répondirent-elles, que c'est l'A B C D de l'art.

— Lisez Boileau et Brillat-Savarin.

— Vous entendez, la fille? dit M. K.....

— Oh! quant à ce qui est de l'omelette, nous en faisons tous les jours, et Dieu merci les voyageurs ne s'en plaignent jamais.

— Nous verrons bien. — La fille alla faire son omelette : dix minutes après, elle apporta une espèce de galette plate et dure qui couvrait toute la superficie d'un énorme plat. Dès le premier coup d'œil, je vis que nous étions volés ; je n'en découpai pas moins la chose, et j'en servis un morceau à chacune de ces dames ; elles y goûtèrent du bout des lèvres et repoussèrent aussitôt leur assiette : je tentai la même épreuve ; mes prévisions ne m'avaient pas trompé, autant aurait valu mordre dans une courte-pointe.

— Eh bien ! dis-je à la fille, votre omelette est exécration, mon enfant.

— Comment cela peut-il se faire ? on y a mis tout ce qu'il fallait.

— Qu'en dites-vous, mesdames ?

— Mais nous disons que c'est désespérant et que nous mourons de faim !

— Dans les cas désespérés, il faut donner quelque chose au hasard. Ces dames veulent-elles que j'essaie de leur en faire une.

— Une omelette !

— Une omelette, repris-je en m'inclinant modestement.

Ces dames se regardèrent.

— Mais, dit M. K..... en se levant vivement, et en se rattachant à la seule planche de salut qu'il voyait flotter dans les eaux, mais, puisque monsieur a la bonté de nous offrir....

— Pourvu cependant, repris-je, que M. Branton et vous me serviez d'aides de cuisine.

— Volontiers, s'écrièrent ces deux messieurs avec une spontanéité qui dénotait la confiance de la faim, volontiers, ajoutèrent ces dames avec un sourire de doute.

— En ce cas, dis-je à la fille, du beurre frais, des œufs frais, de la crème fraîche.

Je chargeai M. Branton de hacher les fines herbes, et M. K..... de battre les œufs ; je pris la queue de la poêle, et j'opérai le mélange avec une gravité qui faisait le bonheur de ces dames. Déjà l'omelette cuisait dans le beurre, et tout le monde me regardait avec un intérêt croissant, lorsque M. Branton interrompit le silence général :

— Monsieur, me dit-il, serait-il bien indiscret de vous demander qui nous avons l'honneur d'avoir pour cuisinier ?

— Oh ! mon Dieu, non, monsieur.

— C'est que je suis convaincu que je vous ai rencontré à Paris.

— Et moi aussi. — Ayez la bonté de me passer le beurre. — Merci. J'en fis glisser quelques morceaux sous l'omelette qui commençait à prendre, afin qu'elle ne tînt point à la poêle.

— Et je suis sûr que si vous me disiez votre nom....

— Alexandre Dumas.

— L'auteur d'*Antony*, s'écria madame Brunton.

— Lui-même, répondis-je, en mettant dans le plat l'omelette parfaitement cuite, et en la posant sur la table.

N'entendant aucune félicitation ni pour le drame ni pour l'omelette, je levai les yeux ; la société était stupéfaite. Il paraît qu'on s'était fait de ma personne une idée beaucoup plus poétique que ne le comportait le prospectus que je venais d'en donner. Par malheur, l'omelette se trouva excellente. Les dames la mangèrent jusqu'au dernier morceau.

LE PONT DU DIABLE.

En quittant ces dames le soir, j'avais obtenu d'elles la permission de les voir le lendemain matin. Je me présentai donc chez elles aussitôt que je les sus visibles.

Elles étaient tout-à-fait remises de leur mauvaise route et de leur mauvais dîner ; il n'y avait que M. K..... qui, ayant passé la nuit au milieu de ses cartes et de ses itinéraires, paraissait beaucoup plus fatigué que la veille.

C'était un singulier homme que notre chambellan ! ponctuel comme l'étiquette, monté comme une horloge, et réglé comme une romance. Avant de partir de Copenhague, il avait compulsé tous les voyageurs qui ont écrit sur la Suisse, consulté toutes les cartes des vingt-deux cantons, et avait fini par se tracer, jour par jour, au sein de la république helvétique, un itinéraire dont il ne s'était encore écarté ni d'une heure ni d'un sentier.

Sur cet itinéraire il y avait que, le 28 septembre, il devait descendre dans l'Oberland, en traversant le Grimsel. Il est vrai qu'il n'y était pas question de l'orage qui avait empêché ce projet, — tout simple d'ailleurs, — de s'exécuter comme l'avait espéré M. K.....

Or, nous étions au 29 septembre au lieu d'être au 28 ; nous nous trouvions dans le Valais au lieu de nous trouver dans l'Oberland, et les guides déclaraient qu'après la tempête de la veille, le passage du mont Gemmi était seul praticable, et qu'il fallait renoncer à celui du Grimsel. La chose était fort égale à M. et à M^{me} Brunton ; mais elle bouleversait toute l'existence de M. K.....

Je fis tout ce que je pus pour lui rendre son courage ; je lui dis que le passage du Gemmi était beaucoup plus curieux que celui

du Grimsel, et que ce n'était, à tout prendre, qu'un retard d'un jour.

— Et croyez-vous, me dit-il d'un air désespéré, que ce n'est rien qu'un retard d'un jour? d'être obligé de faire le lundi ce qu'on croyait faire le dimanche, de marquer une heure et d'en sonner une autre comme une pendule dérangée?

M^{me} Brunton, son mari et moi fîmes ce que nous pûmes pour consoler le pauvre chambellan, mais il était comme Rachel pleurant ses fils. Quant à sa femme, qui connaissait son caractère, elle n'osait hasarder un mot.

Cependant, comme il n'y avait pas d'autre parti à prendre, M. K..... se décida à subir un retard de vingt-quatre heures, et à passer le Gemmi. Je le quittai donc à peu près calme, sinon tout-à-fait résigné.

Depuis notre retour à Paris, j'ai su, par une lettre de notre malheureux ami à M. Brunton, qu'il n'était arrivé à Copenhague que le 4^{er} janvier au soir, au lieu du 31 décembre.

Quant à moi, je baisai la main de ces dames, et me mis en route avec Francesco.

C'était un brave enfant et un bon compagnon, joyeux et insouciant, toujours d'une humeur libre, plus fort que ne l'est avec cinq ans de plus un jeune homme de nos villes, vif comme un lézard et léger comme un chamois.

Nous marchâmes deux heures à peu près, suivant toujours les bords escarpés du Rhône, qui de fleuve était devenu torrent, et de torrent devint bientôt ruisseau, mais ruisseau capricieux et fantasque, annonçant dès sa source tous les écarts de son cours, comme les bizarreries de l'enfant annoncent à l'aurore de la vie les passions de l'homme.

Enfin, au détour d'un sentier, nous aperçûmes devant nous, remplissant tout l'espace compris entre le Grimsel et la Furca, le magnifique géant de glace, la tête posée sur la montagne, les pieds pendant dans la vallée, et laissant échapper, comme la sueur de ses flancs, trois ruisseaux qui, se réunissant à une certaine distance, prennent, dès leur jonction, le nom de Rhône, que le fleuve ne perd qu'en vomissant ses eaux à la mer par quatre embouchures dont la plus petite a près d'une lieue de large.

Je sautai par-dessus ces trois ruisseaux, dont le plus fort n'a pas douze pieds d'une rive à l'autre. Cet exploit terminé, nous commençâmes à gravir la Furca.

C'est une des montagnes les plus nues et les plus tristes de toute la Suisse. Les habitans attribuent son aridité au choix que fait le Juif errant de ce passage pour se rendre de France en Italie. J'ai déjà dit qu'une tradition raconte que, la première fois que le ré-prouvé franchit cette montagne, il la trouva couverte de moissons, la seconde fois de sapins, la troisième fois de neige.

C'est dans ce dernier état que nous la trouvâmes aussi. Arrivé à son sommet, je remarquai que cette neige était, de place en place, mouchetée de taches rouges comme un immense tapis tigré, je vis, en approchant, que ces taches étaient produites par des sources qui venaient sourdre à la surface de la terre : je pensai qu'elles devaient être ferrugineuses et je les goûtai. Je ne m'étais pas trompé ; c'était la rouille qui donnait à la neige cette teinte rougeâtre qui m'avait étonné d'abord.

Pendant que j'examinais ce phénomène et que je cherchais à m'en rendre compte, Francesco vint à moi, et d'un air assez embarrassé, me demanda ma gourde qu'il s'était chargé de faire remplir le matin à Obergestelen, et dans laquelle il avait versé du vin au lieu de Kirschenwasser ; je m'étais aperçu de cette méprise en route seulement, et je n'avais pu deviner pour quel motif Francesco avait ainsi manqué aux instructions que je lui avais données ; mais comme la liqueur substituée à celle que je buvais habituellement était un excellent vin rouge d'Italie, je n'avais pas considéré cette infraction à mes ordres comme un grand malheur.

Francesco, en me demandant ma gourde, ramena ma pensée sur ce petit incident que j'avais déjà oublié. Je crus qu'une mesure d'hygiène personnelle lui faisait préférer le vin d'Italie à l'eau de cerise des Alpes, et qu'il allait, en portant ma gourde à sa bouche, me donner une preuve de cette préférence. Je le suivis donc du coin de l'œil, tout en ayant l'air de ne le point regarder, mais cependant sans perdre de vue un seul de ses mouvemens.

Rien de ce que j'avais soupçonné n'arriva ; Francesco alla se placer sur la crête la plus élevée de la montagne, et à cheval, pour ainsi dire, sur les deux versans, il fit deux fois le signe de la croix, une fois tourné vers l'occident et l'autre fois vers l'orient ; puis versant du vin dans le creux de sa main, il jeta en l'air le liquide, qui retonba autour de lui comme une pluie dont chaque goutte faisait sur la neige une petite tache rouge, assez pareille, par la couleur, aux grandes taches dont je venais de découvrir la cause.

Enfin cette espèce d'exorcisme achevé, Francesco me remit la gourde sans avoir même pensé à l'approcher de ses lèvres.

— Quelle cérémonie d'enfer viens-tu de faire? lui dis-je en remplaçant la gourde à mon côté.

— Ah! me répondit-il, c'est une précaution pour qu'il ne nous arrive pas d'accident.

— Comment cela?

— Oui; nous sommes sur la route d'Italie, n'est-ce pas? c'est par ici que passent les vins qui descendent du Saint-Gothard et qu'on envoie en Suisse, en France ou en Allemagne; ces vins sont renfermés dans des barriques et conduits par des muletiers italiens qui presque tous sont des ivrognes. Comme la Furca est la montée la plus fatigante qu'ils aient à gravir pendant tout le chemin, c'est aussi pendant cette montée que le démon de l'ivrognerie les tente et arrive ordinairement à son but, en leur faisant percer les tonneaux qui leur sont confiés, et qui, de cette manière, arrivent rarement pleins à leur destination. Vous concevez que de pareils hommes, dépositaires infidèles pendant leur vie, ne peuvent entrer dans le séjour des honnêtes gens après leur mort. Leurs âmes en peine reviennent donc errer la nuit à l'endroit même où la tentation les a vaincus: ce sont elles qui, tout inbibées encore du vin dérobé, font, en se posant sur la neige, ces taches rouges, éparses de tous côtés, ce sont elles qui, pour se distraire, poursuivent le voyageur avec la tempête, qui font glisser son pied au bord du précipice, qui l'égarent le soir par des lueurs trompeuses. Eh bien! il n'y a qu'un moyen de se rendre ces âmes favorables, c'est de leur jeter, en faisant le signe de la croix, quelques gouttes de ce vin qu'elles ont tant aimé pendant leur vie, qu'il a été pour elles une cause de damnation éternelle après leur mort. Voilà pourquoi j'ai fait mettre dans votre gourde du vin au lieu de Kirschenwasser.

Cette explication me parut si satisfaisante, que je ne trouvai d'autre réponse à faire que de renouveler pour mon compte l'opération que Francesco venait de faire pour le sien, et je ne doute pas que ce ne soit à cette précaution anti-diabolique que nous dûmes d'arriver, sans accident aucun, à Réalp, petit village situé à la base de la terrible montagne.

Nous ne fîmes à Réalp qu'une halte d'une heure, et nous continuâmes notre route jusqu'à Andermatt. Châteaubriand et M. de

Fitz-James y étaient passés quelques jours auparavant, et l'hôte me montra avec orgueil les noms des deux illustres voyageurs inscrits sur son registre.

Le lendemain matin, je fis prix avec un voiturier qui ramenait une petite calèche à Altorf; toute notre discussion roula sur le droit que je me réservais d'aller à pied quand bon me semblerait; le brave homme ne pouvait comprendre que je louasse une voiture à la condition de ne pas monter dedans. Enfin, je lui fis comprendre, grâce à mon interprète Francesco, que, désirant voir en détail certaines parties de la route, une course trop rapide ne me permettrait pas de me livrer à cette investigation. Ces choses convenues, nous nous mîmes en marche, en prenant la route nouvelle du St.-Gothard à Altorf.

Cette route, profitable surtout au canton d'Uri, a été exécutée par lui, avec l'aide de ses frères les plus riches: les cantons de Berne, de Zurich, de Lucerne, de Bâle, lui ouvrirent généreusement leur bourse à son premier appel, et lui prêtèrent entre eux, et sans intérêt, huit millions, qu'il acquitte religieusement en leur rendant une somme annuelle de cinq cent mille francs.

A peine fus-je à un quart de lieue d'Andermatt que j'usai du privilège d'aller à pied. Nous étions arrivés à l'un des endroits les plus curieux de la route: c'est un défilé formé par le Galenstok et le Crispalt, rempli entièrement par les eaux de la Reuss, que j'avais vu naître la veille au sommet de la Furca, et qui, cinq lieues plus loin, mérite déjà, par l'accroissement qu'elle a pris, le nom de la Géante qu'on lui a donné. La route, arrivée à cet endroit, s'est donc heurtée contre la base granitique du Crispalt, et il a fallu creuser le roc pour qu'elle pût passer d'une vallée à l'autre. Cette galerie souterraine, longue de cent quatre-vingts pieds, et éclairée par des ouvertures qui donnent sur la Reuss, est vulgairement appelée le trou d'Uri.

Après avoir fait quelques pas de l'autre côté de la galerie, je me trouvai en face du Pont du Diable: je devrais dire des Ponts du Diable, car il y en a effectivement deux; il est vrai qu'un seul est pratiqué, le nouveau ayant fait abandonner l'ancien.

Je laissai ma voiture prendre le pont neuf, et je me mis en devoir de gagner, en m'aidant des pieds et des mains, le véritable Pont du Diable, auquel le nouveau favori est venu voler, non seulement ses passagers, mais encore son nom.

Les ponts sont tous deux jetés hardiment d'une rive à l'autre de la Reuss, qu'ils franchissent d'une seule enjambée, et qui coule sous une seule arche : celle du pont moderne a soixante pieds de haut et vingt-cinq de large ; celle du vieux pont n'en a que quarante-cinq sur vingt-deux. Ce n'en est pas moins le plus effrayant à traverser, vu l'absence de parapets.

La tradition populaire à laquelle il doit son nom est peut-être une des plus curieuses de toute la Suisse : la voici dans toute sa pureté.

La Reuss, qui coule dans un lit creusé à soixante pieds de profondeur entre des rochers coupés à pic, interceptait toute communication entre les habitants du val Cornera et ceux de la vallée de Göschenen ; c'est-à-dire, entre les Grisons et les gens d'Uri. Cette solution de continuité causait un tel dommage aux deux cantons limitrophes, qu'ils rassemblèrent leurs plus habiles architectes, et qu'à frais communs, plusieurs ponts furent bâtis d'une rive à l'autre, mais jamais assez solides pour qu'ils résistassent plus d'un an à la tempête, à la crue des eaux, ou à la chute des avalanches. Une dernière tentative de ce genre avait été faite vers la fin du *xiv^e* siècle, et l'hiver presque fini donnait l'espoir que cette fois le pont résisterait à toutes ces attaques, lorsqu'un matin on vint dire au bailli de Göschenen que le passage était de nouveau intercepté.

— Il n'y aura que le diable, s'écria le bailli, qui puisse nous en bâtir un.

Il n'avait pas achevé ces paroles, qu'un domestique annonça : Messire Satan.

— Faites entrer, dit le bailli.

Le domestique se retira et fit place à un homme de trente-cinq à trente-six ans, vêtu à la manière allemande, portant un pantalon collant de couleur rouge, un justaucorps noir, fendu aux articulations des bras, dont les crevés laissaient voir une doublure couleur de feu. Sa tête était couverte d'une toque noir, coiffure à laquelle une grande plume rouge donnait, par ses ondulations, une grâce toute particulière. Quant à ses souliers, anticipant sur la mode, ils étaient arrondis du bout, comme ils le furent cent ans plus tard, vers le milieu du règne de Louis XII, et un grand ergot, pareil à celui d'un coq, et qui adhérait visiblement à sa jambe, paraissait destiné à lui servir d'éperon, lorsque son bon plaisir était de voyager à cheval.

Après les complimens d'usage, le bailli s'assit dans un fauteuil, et le diable dans un autre; le bailli mit ses pieds sur les chenets, le diable posa tout bonnement les siens sur la braise.

— Eh bien! mon brave ami, dit Satan, vous avez donc besoin de moi?

— J'avoue, répondit le bailli, que votre aide ne nous serait pas inutile.

— Pour ce maudit pont, n'est-ce pas?

— Eh bien?

— Il vous est donc bien nécessaire!

— Nous ne pouvons nous en passer.

— Ah! ah! fit Satan.

— Tenez, soyez bon diable, reprit le bailli après un moment de silence; faites-nous en un.

— Je venais vous le proposer.

— Eh bien! il ne s'agit donc que de s'entendre... sur... — Le bailli hésita.

— Sur le prix, continua Satan, en regardant son interlocuteur avec une singulière expression de malice.

— Oui, répondit le bailli, sentant que c'était là que l'affaire allait s'embrouiller.

— Oh! d'abord, continua Satan, en se balançant sur les pieds de derrière de sa chaise et en affilant ses griffes avec le canif du bailli, je serai de bonne composition sur ce point.

— Eh bien, cela me rassure, dit le bailli; le dernier nous a coûté soixante marcs d'or; nous doublerons cette somme pour le nouveau, mais c'est tout ce que nous pouvons faire.

— Eh! quel besoin ai-je de votre or! reprit Satan; j'en fais quand je veux. Tenez.

Il prit un charbon tout rouge au milieu du feu, comme il eût pris une praline dans une bonbonnière. — Tendez la main, dit-il au bailli. — Le bailli hésitait. — N'ayez pas peur, continua Satan; et il lui mit entre les doigts un lingot de l'or le plus pur, et aussi froid que s'il fût sorti de la mine.

Le bailli le tourna et le retourna en tous sens; puis il voulut le lui rendre.

— Non, non, gardez, reprit Satan en passant d'un air suffisant une de ses jambes sur l'autre, c'est un cadeau que je vous fais.

— Je comprends, dit le bailli en mettant le lingot dans son escarcelle, que si l'or ne vous coûte pas plus de peine à faire, vous

aimez autant qu'on vous paie avec une autre monnaie; mais comme je ne sais pas celle qui peut vous être agréable, je vous prierai de faire vos conditions vous-même.

Satan réfléchit un instant.

— Je désire que l'âme du premier individu qui passera sur ce pont m'appartienne, répondit-il.

— Soit, dit le bailli.

— Rédigeons l'acte, continua Satan.

— Dicter vous-même. — Le bailli prit une plume, de l'encre et du papier, et se prépara à écrire.

Cinq minutes après, un sous-seing en bonne forme, *fait double et de bonne foi*, était signé par Satan, en son propre nom, et par le bailli, au nom et comme fondé de pouvoir de ses paroissiens. Le diable s'engageait formellement par cet acte à bâtir dans la nuit un pont assez solide pour durer *cinq cents ans*, et le magistrat, de son côté, concédait, en paiement de ce pont, l'âme du premier individu que le hasard ou la nécessité forcerait de traverser la Reuss sur le passage diabolique que Satan devait improviser.

Le lendemain, au point du jour, le pont était bâti.

Bientôt le bailli parut sur le chemin de Göschenen; il venait vérifier si le diable avait accompli sa promesse. Il vit le pont, qu'il trouva fort convenable, et, à l'extrémité opposée à celle par laquelle il s'avavançait, il aperçut Satan, assis sur une borne et attendant le prix de son travail nocturne.

— Vous voyez que je suis de parole, dit Satan.

— Et moi aussi, répondit le bailli.

— Comment, mon cher Curtius, reprit le diable stupéfait, vous dévoueriez-vous pour le salut de vos administrés?

— Pas précisément, continua le bailli en déposant à l'entrée du pont un sac qu'il avait apporté sur son épaule, et dont il se mit incontinent à dénouer les cordons.

— Qu'est-ce? dit Satan, essayant de deviner ce qui allait se passer.

— Prrrrrrrrooooo, dit le bailli.

Et un chien, traînant une poêle à sa queue, sortit tout épouvané du sac, et traversant le pont, alla passer en hurlant aux pieds de Satan.

— Eh! dit le bailli, voilà votre ainc qui se sauve, courez donc après.

Satan était furieux ; il avait compté sur l'ame d'un homme, et il était forcé de se contenter de celle d'un chien. Il y aurait eu de quoi se damner si la chose n'eût pas été faite. Cependant, comme il était de bonne compagnie, il eut l'air de trouver le tour très drôle, et fit semblant de rire tant que le bailli fut là ; mais à peine le magistrat eut-il le dos tourné, que Satan commença à s'escri-mer des pieds et des mains pour démolir le pont qu'il avait bâti ; il avait fait la chose tellement en conscience, qu'il se retourna les ongles et se déchaussa les dents avant d'en avoir pu arracher le plus petit caillou.

— J'étais un bien grand sot, dit Satan. Puis, cette réflexion faite, il mit les mains dans ses poches et descendit les rives de la Reuss, regardant à droite, et à gauche, comme aurait pu le faire un amant de la belle nature. Cependant il n'avait pas renoncé à son projet de vengeance. Ce qu'il cherchait des yeux, c'était un rocher d'une forme et d'un poids convenables, afin de le transporter sur la montagne qui domine la vallée, et de le laisser tomber de cinq cents pieds de haut sur le pont que lui avait escamoté le bailli de Göschenen.

Il n'avait pas fait trois lieues qu'il avait trouvé son affaire. C'était un joli rocher, gros comme une des tours de Notre-Dame ; Satan l'arracha de terre avec autant de facilité qu'un enfant aurait fait d'une rave, le chargea sur son épaule, et prenant le sentier qui conduisait au haut de la montagne, il se mit en route ; tirant la langue en signe de joie et jouissant d'avance de la désolation du bailli quand il trouverait le lendemain son pont effondré.

Lorsqu'il eut fait une lieue, Satan crut distinguer sur le pont un grand concours de populace ; il posa son rocher par terre, grimpa dessus, et arrivé au sommet, aperçut distinctement le clergé de Göschenen, croix en tête et bannière déployée, qui venait de briser l'œuvre satanique et de consacrer le pont à Dieu.

Satan vit bien qu'il n'y avait plus rien de bon à faire pour lui ; il descendit tristement, et rencontrant une pauvre vache qui n'en pouvait mais, il la tira par la queue et la fit tomber dans un précipice.

Quant au bailli de Göschenen, il n'entendit jamais reparler de l'architecte infernal ; seulement, la première fois qu'il fouilla à son escarcelle, il se brûla vigoureusement les doigts ; c'était le lingot qui était redevenu charbon.

Le pont subsista cinq cents ans, comme l'avait promis le diable.

Si l'on veut chercher la vérité cachée derrière ces voiles mystérieux, mais transparents; de la tradition; ce sera surtout lorsqu'il sera question de ces grands travaux attribués à l'ennemi du genre humain qu'elle sera facile à découvrir. Ainsi; presque partout en Suisse, il y a des chaussées du diable, des ponts du diable, des châteaux du diable, qu'après une investigation un peu sérieuse on reconnaîtra pour des ouvrages romains. Contre l'exemple des Grecs qui, dans leurs invasions, détruisaient et emportaient, les Romains, dans leur conquêtes, apportaient et bâtissaient. Aussi, à peine l'Helvétie fut-elle soumise par César, qu'une tour s'éleva à Nyon (Novidunum), un temple à Moudon (Minidunum), et qu'une voie militaire, aplanissant le sommet du Saint-Bernard, traversa l'Helvétie dans sa plus grande largeur, et alla aboutir au Rhin, près de Mayence. Sous Auguste, les maisons les plus nobles et les plus riches de Rome acquirent des possessions dans la nouvelle conquête, et vinrent s'établir à Vindich (Vindonissa), à Aventicum, à Arbon (Arbon felix), et à Coire (Curia). C'est alors que, pour rendre les communications plus faciles entre ces riches étrangers, les architectes romains, sinon les premiers, du moins les plus hardis du monde, jetèrent, d'une montagne à l'autre et au-dessus d'épouvantables précipices, ces ponts aériens, si solides que presque en tous lieux on les retrouve debout. La domination romaine en Helvétie dura, comme on le sait, quatre cent cinquante ans; puis un jour apparurent sur les montagnes de nouveaux peuples, venus on ne sait d'où; conquérans nomades, cherchant une patrie, s'établissant selon leur caprice, avec leurs femmes et leurs enfans, là où ils croyaient être bien, chassant devant eux avec le fer de leur épée les vainqueurs du monde, comme les bergers chassent les troupeaux avec le bois de la houlette, et faisant esclaves les populations que Rome avait adoptées pour ses filles. Ceux que le souffle de Dieu poussa vers l'Helvétie, étaient les Burgunds et les Allamanni: ils s'établirent depuis Genève jusqu'à Constance et depuis Bâle jusqu'au Saint-Gothard. Ces hommes, incultes et sauvages comme les forêts dont ils sortaient, restèrent saisis d'étonnement en face des monumens que la civilisation romaine avait laissés; incapables de produire de pareilles choses, leur orgueil se révolta à l'idée que des hommes les avaient produites, et toute œuvre qui leur parut au-dessus de leurs forces, fut attribuée par eux à la complaisante coopération de l'ennemi des hommes, que ceux-ci avaient dû nécessairement payer au prix de leur corps ou

de leurs ames. De là toutes les légendes merveilleuses dont le moyen-âge hérita et qu'il a léguées à ses enfans.

Une lieue après le pont du diable, et en descendant toujours la Reuss, on trouve un second pont jeté sur cette rivière, et à l'aide duquel on passe d'une rive à l'autre; il a été bâti à l'endroit même appelé *le Saut du Moine*. Ce nom vient de ce qu'un moine, qui avait enlevé une jeune fille et l'emportait entre ses bras, poursuivi par les deux frères dont les chevaux le gagnaient de vitesse, s'élança, sans quitter son fardeau, d'une rive à l'autre, au risque de se briser avec lui dans le précipice. Les frères de la jeune fille n'osèrent le suivre, et le moine resta maître de celle qu'il aimait. Le saut fait par cet autre Claude Frolo avait vingt-deux pieds de largeur, et l'abîme qu'il franchissait, cent vingt pieds de profondeur.

Un quart d'heure avant d'arriver à Altorf, nous aperçûmes, de l'autre côté de la rivière, le village d'Attingausen, et derrière le clocher de ce village, les ruines de la maison de Walter Furst, l'un des trois libérateurs de la Suisse.

ALEX. DUMAS.

